

# MODES

## NOUVEAUTÉS. DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous voici arrivés à ce moment critique de la création des modes, si intéressant à étudier quand on est à même de le faire. Que d'industries à la fois coopèrent à la bonne réussite de l'œuvre et que d'efforts séparés pour emporter un succès ! C'est à qui déploiera, avec le plus de goût, le plus d'habileté et d'intelligence. Il faut voir avec quel soin jaloux chaque industriel dissimule ses types, ses modèles, jusqu'au grand jour de l'exposition printanière où il mettra toutes voiles dehors. Dans les grands magasins de nouveautés, pas un « chef de rayon », homme ou femme, qui ne soit à l'affût d'une idée; tous cherchent, improvisent, combinent les éléments qui devront tenter le public. C'est en éblouissant celui-ci par la richesse des objets ou en l'étonnant par leur bon marché qu'ils comptent arriver. Le vendeur, une autre autorité, n'aura plus ensuite qu'à faire valoir la « nouveauté »; c'est à lui qu'incombe le soin d'entraîner ce même public, et sa part n'est pas la moins importante. On peut affirmer que la réussite de toutes ces grandes entreprises commerciales repose en grande partie sur le savoir-faire de ces deux auxiliaires agissant chacun dans la sphère où ils doivent se mouvoir et concentrer leur action.

En attendant le mois d'avril, époque où d'habitude toutes ces expositions prennent place, il faut nous contenter du présent; celui-ci, du reste, est assez riche.

L'élément capital et qui attire par-dessus tout l'attention des femmes, c'est le *linge*, la lingerie, le blanc pour tout dire. On a pris l'habitude, à cette époque de l'année, de faire des achats de cette sorte, entraînée qu'on est par les annonces des magasins. D'ailleurs, il surgit toujours, à ce propos, quelque gracieuse nouveauté. En ce moment, par exemple, en vous montre ici de mignons mouchoirs de poche en batiste, avec grand ourlet rehaussé d'une petite dentelle de fil, et qui ne coûtent que « vingt-neuf sous ! » Là, ce sont des bas de coton à fond blanc ou rose, ou bleu pâle, tachetés de noir ou de couleur foncée, fins, souples et jolis au possible, qu'on donne au prix de 1 fr. 15... Ces

jours passés, il y avait littéralement foule devant des filets de nuit à soixante-cinq centimes; ces filets étaient en fin lacet blanc avec dentelle et ruban : car c'est chose bien arrêtée qu'aujourd'hui ils remplacent le bonnet de nuit.

Le bonnet du matin, qui s'impose chaque jour davantage, est on ne peut plus élégant : tantôt pas plus gros que le poing, tel que le pouff, tantôt ample et emboitant bien la tête, ainsi que la forme Charlotte Corday ou la forme bébé. Dans ce dernier genre, nous avons remarqué un modèle simple et de très-bon goût : le fond large en mousseline claire, la passe faisant coulisse et garnie de deux rangs de dentelle de fil plissée; puis un nœud de ruban à double face.

Nous mentionnerons aussi des fichus du matin très-bien conçus; avec les « matinées » si élégantes que l'on fait aujourd'hui, il fallait cet appoint confortable. Ce genre de lingerie se fait en linon, mousseline ou foulard, pour qu'il puisse s'harmoniser avec le bonnet dont il doit compléter l'effet. Nous citerons, dans ce genre, un petit châle double, sans pointes derrière, qui forme col rabattu et dont les bords sont garnis d'une dentelle semblable à celle du bonnet; les extrémités du fichu se croisent sous un nœud de ruban que l'on assortit au reste.

Avec notre indiscretion habituelle et devant l'heure prescrite, nous indiquerons à nos lectrices quelques dispositions particulières en ce qui concerne la confection. Comme

coupe, le paletot demi-ajusté et long de 90 centimètres environ, reprend la position de favori qu'il s'était acquise l'été dernier. On l'a rajeuni, toutefois, par un col marin aussi grand que nature et faisant presque pèlerine. Ce genre convient particulièrement aux jeunes filles, auxquelles on abandonne encore le petit fichu croisé qui se fixe devant sous un nœud.

Une nouveauté comme garniture, c'est la ruche simple ou chicorée, qui remplace le plissé et qu'on emploie à faire la tête d'un effilé quelconque. Nous applaudissons fort à l'heureuse innovation des bouclettes de satin, qui se placent par groupes sur le



P. N° 403. — TOILETTE DE SOIRÉE.

Prix du patron épinglé : 5 fr.



dos d'un vêtement, ou que l'on entremêle dans un coquillé de dentelle; c'est charmant dans tous les cas.

Selon toute probabilité, on portera beaucoup de vêtements de soie noire, — la confection riche, pour mieux dire; — quant à leur garniture, les ressources ne manquent pas et la passementerie en fournira les principaux éléments. La saison nouvelle présente, sous ce rapport, un grand choix de types différents et d'une grande élégance. C'est un mélange infini de crochet plein, de perles de jais taillé, d'olives et de clochettes satinées, médaillons Louis XV, etc.; tous modèles reversibles et qui conservent leur aplomb, quelle que soit la façon de les poser.

Une des plus belles confections que nous ayons vues est en faille, de forme paletot, demi-ajustée, avec cinq coutures dans le dos, et tombant à mi-jupe. Plastron étroit sur le dos, formé d'une passementerie au crochet plein, toute perlée et parsemée de clochettes de satin. Sur les bords de l'ouverture, devant, court un coquillé de dentelle entremêlé de ruban de satin noir. Une frange cascade en lacets-copeaux laminés, à tête grillée, termine le vêtement. Les manches sont entourées d'un parement pareil au plastron, lequel est lui-même orné d'une touffe de dentelle et de nœuds de satin.

Les chapeaux, qui sont généralement des capotes, continuent de se faire bas et petits. Les perles et le galon étincelle, d'or et d'argent, y jouent un grand rôle. Mais nos lectrices seront complètement édifiées sur ce point par la description de trois ou quatre modèles.

D'abord une capote de tulle blanc tendu et recouvert de galon étincelle d'argent; aigrette blanche sur le côté, fixée par un nœud de ce même galon et une boucle d'argent. Bouillonné de satin blanc dessous et brides pareilles.

Dans un autre ordre d'idées, une capote bébé en gaze loutre: fond mou, passe bouillonnée et barbes de même étoffe en guise de mentonnières. Sur le côté, une aigrette avec pouff de grèbe, le tout de même couleur et fixé par un motif doré. Un cordon de petites perles d'or borde la passe et le bavolet.

Modèle sévère: capote de tulle noir tendu, avec touffe de reine-marguerites de plusieurs tons de rouge sombre. Barbes de tulle, bordées d'une frange muguet en soie noire, posées sur le bavolet.

Enfin, type tout à fait gracieux, une capote de crêpe lilas. Bordure de violettes de Parme sur la passe et le bavolet; piquet de boutons d'or au sommet et brides de faille assortie.

Une heureuse disposition à propos de chapeau de demi-saison, c'est celle que présente le bouillonné de soie retenu par des coulisses sur les bords de la passe et du bavolet. Une capote de faille bleu martin-pêcheur, par exemple, sera bordée ainsi par une faille mastic, et le piquet de plumes ou de feuillage sera assorti à cette nuance. Les brides seront en ruban à double face de tons semblables.

Les modistes se servent en ce moment, avec un certain succès, d'un feuillage bordé d'or, qui avantage également la coiffure et la tête qui la porte; des roses thé complètent on ne peut mieux ce genre d'ornementation.

MARY D'AUBERVILLE.



#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 403.

TOILETTE DE SOIRÉE. — Robe princesse en faille vert émeraude, recouverte de gaze blanche lamée argent et soie Vésuve. — Le bas du devant de la robe est orné d'un haut plissé; la traîne est entourée de deux volants de gaze plissée, dont la tête est formée par un galon de riches broderies Vésuve. — Polonaise de gaze, décolletée comme la robe et fermée en biais; un oiseau des îles clôt l'ouverture. Galon et plissés de gaze sur le bord du corsage et de l'ouverture. Une garniture semblable tourne en sens inverse, à partir du point où se trouve l'oiseau, pour entourer la toilette par der-

rière; le galon simple revient ensuite sur le milieu du tablier et se termine au point de départ. Le bas de la polonaise est garni de la même façon et orné d'un oiseau des îles sur le côté; un autre oiseau est posé sur le côté de la traîne. — Manches courtes et bouffantes, terminées par un plissé et portant un oiseau à l'épaule. — La coiffure est formée d'une guirlande de roses entremêlées d'oiseaux-mouches. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

G. N° 832.

TOILETTES DE DEMI-SAISON. — 1. Costume en armure de laine, de couleur loutre, et broché de même ton, mélangé de soie mandarine. — Jupon en armure (sans traîne), entouré d'un large biais de broché, liséré de faille et terminé par un petit plissé. — Polonaise et veston en broché, formant tous deux un écart par devant, avec col à revers rabattus. Un liséré de faille suit les bords des deux vêtements dont la garniture est complétée par une ligne de boutons corozo de même nuance. Parement pointu au bas des manches, liséré et garni de boutons comme le reste. — Lingerie plate. — Chapeau de paille marron, à fond large et plat, et passe relevée. Une écharpe de gaze marron est drapée en plis égaux autour de la calotte; par derrière se croisent et retombent deux plumes de couleur assortie. — Oiseau bleu sur le côté. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

2. Manteau de sortie en voiture, en cachemire mastic; le milieu du devant et du dos en faille havane. Le dos est de coupe princesse; un biais de cachemire, liséré de faille relie le bas des deux plastrons. La manche, genre mac-farlane, est garnie également d'un liséré de faille. Boutons « rhinocéros » sur les devants pour fermer le vêtement. — Robe princesse: le devant tout en cachemire mastic, les côtés en faille havane; quatre gros plis, en comptant celui du milieu du dos, formés alternativement de l'une et l'autre étoffe. — Lingerie plate. — Chapeau de feutre ivoire, garni de plumes de même ton et d'une perruche verte dont la longue queue retombe sur le côté. Brides de ruban ivoire. — Prix du patron épinglé du manteau: 4 francs.

G. N° 876.

TOILETTE DE PROMENADE. — 1 et 2. Costume de faille pensée et cachemire mastic, vu sous deux aspects. — Jupon de faille à traîne, entouré de deux volants plissés, le dernier monté à tête; plissé balayeuse en mousseline et dentelle de Mirecourt. — Polonaise en cachemire, avec cinq coutures dans le dos. Les trois coutures du milieu sont coupées au bas du buste où vient s'ajouter une traîne Watteau. Cette traîne, montée par cinq plis creux, est fixée par une traverse de même étoffe lacée au milieu et bordée de faille. Le devant est fermé jusqu'au milieu du tablier par des boutons boule en soie pensée. Un des devants forme un écart à partir du dernier bouton et tombe en longue pointe sur le côté près du pli Watteau. Ce même devant est coupé transversalement par des œillets et un lacet de soie pensée, qui se noue au bas de l'ouverture et dont les bouts, terminés par des glands, retombent sur le bas du vêtement. L'autre devant est simplement drapé et relevé derrière près de la traîne. — Manches de faille, garnies d'un double cornet de cachemire lacé au milieu, avec glands tombants. — Lingerie de toile plissée. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

Notre gravure présente deux modèles de chapeaux:

1. Chapeau de feutre noir, bordé d'un cordon de soie blanche; demi-guirlande de roses blanches sous le côté relevé de la passe et plume blanche au sommet.

2. Chapeau, de forme capote, en faille grise. La passe et le bavolet sont garnis d'une ruche de faille mastic et faille pensée mélangées. Plume mastic au sommet, le pied retenu par un nœud de ruban pensée. Épingles japonaises dorées sur le côté du bavolet.

#### Description de la planche colorée N° 1497 C.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume de neigeuse et faille verte. — Robe de forme princesse par derrière; la neigeuse est drapée et resserrée au milieu par un nœud en pareil qui fixe le tout au faux jupon. Celui-ci est en faille et à traîne garnie de deux volants froncés. Le devant de la robe est orné d'un gilet Louis XV en faille, et de longs revers de faille qui descendent jusqu'au bas du tablier. Les revers sont bordés d'un galon folie en



perles de plusieurs tons ; ce galon borde également le gilet en suivant le col de faille. Frange de laine au bas du tablier et du dos. Parement de faille, bordé de galon perlé, au bas des manches. — Plissé balayuse en mousseline écrue. — Chapeau de paille beige. La passe forme une pointe très-prononcée au milieu, tandis qu'elle se creuse sur le côté, où se place un petit bouquet de fleurs roses. Trois plumes beige ornent tout le dessus du chapeau, tournant sur le côté et derrière. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume de cachemire et faille gris souris. — Jupon à traîne, entouré de volants de faille plissée ; le second rang est posé au bord d'un dentelé. — Tunique formant un petit tablier, en même temps que de nombreuses draperies derrière, celles-ci relevées et fixées sur le côté par un nœud. Un plissé de faille, surmonté d'un galon de perles iris, suit tous les bords de la tunique et remonte au milieu devant. — Cuirasse à plastron suisse, avec galons perlés sur tous les bords et croisés devant. Parement garni de même au bas des manches. — Lingerie plate en toile. Chapeau de feutre gris. Ruche de dentelle sous la passe ; collier de perles venant du bavolet pour se fermer sur le côté droit. Plumes de coq au sommet, nœud papillon en velours noir et cardinal aux ailes déployées. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

#### Description de la gravure coloriée n° 1498 D.

Substituée à la gravure n° 1497 C, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX. — 1. Capote de paille de riz blanche ; la passe et le bavolet bordés de perles blanches et de perles gros vert. Le sommet de la capote disparaît sous une garniture ainsi composée : larges coques de ruban de velours gros vert à envers de satin d'une teinte très-pâle, placées derrière la passe ; sur le devant de celle-ci, un beau piquet de fleurs (roses, lilas blanc et feuillage de tons variés). Les brides, faites de même ruban, s'échappent du milieu des coques posées au sommet de la capote et se nouent sous le menton ; l'une présente l'endroit du ruban, l'autre l'envers.

2. Chapeau de faille de couleur bronze. Fond mou et passe retournée, garnie d'un bouillonné et bordée de perles blanches. Un ruban entoure le chapeau ; il va se nouer derrière près d'un piquet de fleurs composé d'épis dorés, de coquelicots et d'épis rouge Van Dyck. Les brides partent de ce point. Plume de même couleur au sommet.

3. Capote en paille crème, à double passe. Bandeau de soie rouge sous la première passe. Une guirlande de bruyères blanches et de coquelicots, très-serrée, court entre les deux passes tout autour de la capote. Le fond du chapeau est recouvert d'une gaze rayée, de couleur crème, maintenue par un ruban de même ton formant un nœud plat au sommet. Brides de ruban crème.

4. Chapeau de paille crème. La passe diadème est ornée d'une double guirlande de bouclettes de ruban bleu. Une large guirlande de bruyères blanches et roses, entremêlées de feuillage naturel, entoure le dessus du chapeau ; elle est fixée derrière par un nœud de ruban bleu et de ruban mastic foncé ; collier de ruban bleu. Un nœud de ruban de deux couleurs coupe le milieu de la passe et de la guirlande.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 159.

Annexe spéciale aux éditions n° 3 et n° 4.

TOILETTE *Dona Sol* (pour réception). — Costume de brocart petit croisé noir et peluche pensée. — Jupe à très-longue traîne, garnie devant de deux rangs de haute passementerie noire (faite au crochet et bordée de perles multicolores) et terminée par des franges. La traîne, encadrée de passementerie semblable, est relevée sur le côté par un cordon de même garniture qui se fixe au corsage ; l'autre côté est orné d'une écharpe frangée. La jupe est, en outre, entourée d'un volant de faille plissée et d'une balayuse de dentelle blanche. — Corsage sans coutures, tout brodé de crochet noir et de perles comme la passementerie. L'ouverture de ce corsage est placée sous le bras, du côté gauche, et lacée jusqu'à l'épaule en remontant sur l'entournure ; le lacet se trouve caché dans une épaulette au crochet, dont les franges retombent sur la manche. Le bas du corsage

est entouré de franges comme le reste. Manche très-plate, en peluche pensée, ouverte au coude par un crevé de satin de même couleur, et terminée par un parement liséré de satin. — Plissés de crêpe lisse blanc à l'intérieur du cou et des manches. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

### CORRESPONDANCE

— M<sup>me</sup> LA COMTESSE DE M..., A MURAT.

Nous approuvons, pour la demi-saison, le vêtement et le chapeau gris. — La voilette nouée derrière est, en effet, celle qu'on porte le plus ; mais il est un autre système assez en faveur : c'est un carré long qui recouvre légèrement tout le chapeau ; le devant est tendu et fixé par une grande épingle derrière. En ne serrant pas beaucoup le tulle, vous obtiendrez à peu près le carré que vous regrettez. — Nous ne connaissons pas d'autre journal de lingerie, mais pour ce qui est de la manière de se coiffer soi-même, vous trouveriez les indications nécessaires dans la *Revue de la coiffure* que publie M. de Bysterweld (3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.).

### NOUVEAU

## PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ 1878

Le succès toujours croissant qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre **Panorama des modes** est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris, cette année encore, toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes de printemps et d'été** (saison de 1878), et nous nous empressons d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA sera à leur disposition à partir du 1<sup>er</sup> avril.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable sous tous les rapports.

Nous avons, cette fois encore, la conscience d'être arrivés à un résultat de nature à satisfaire complètement nos lectrices ; elles en jugeront, du reste, par la description des toilettes, qui sera insérée dans un de nos prochains numéros.

La nécessité de renouveler toutes les toilettes féminines (costumes de ville, visite, promenade, soirées, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, afin de les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, donne à cette superbe collection de modèles un grand intérêt d'actualité. Quant à son utilité pratique, elle est telle que nous sommes certains de rendre un réel service à nos Abonnées en les engageant à nous demander sans le moindre retard cette planche unique dans son genre.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée dès son apparition (le 1<sup>er</sup> avril) et *franco*, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de **MM. AD. GOURBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.**

AD. G. ET FILS.



## LINGERIE, COIFFURES ET CHAPEAUX (G. 853-64-74).

1. Pouff de crêpe lisse blanc, formé d'un petit fond mou et de plissés rehaussés d'une dentelle basse. Un ruban rose s'entremêle dans le tout; il est noué sur le côté et ses bouts retombent flottants derrière. — Modèle de M<sup>me</sup> Day-Fallette (15, boulevard de la Madeleine).

2. Chemise de nuit en percale. — Tout le haut est plissé à plis cousus, et cette partie est encadrée d'une riche disposition de rosaces formées d'entre-deux de valenciennes; deux volants de même dentelle complètent le tout en marquant le carré devant et derrière. L'ouverture de la chemise est indiquée par un jabot plat en broderie et valenciennes. Col rabattu en broderie et valenciennes. Le bas des manches est orné d'un groupe de petits plis, d'un entre-deux brodé et de volants de même dentelle. — Modèle de M<sup>me</sup> Day-Fallette.

3. Camisole de percale non apprêtée. — Un plastron tout plissé formé les devants; il est rayé dans sa largeur par des entre-deux brodés; le milieu et les côtés sont garnis d'un volant de broderie assortie. Un entre-deux sépare deux volants brodés qui entourent le bas de la ca-



4. POUFF DE CRÊPE LISSE.

la coiffure. Ajouter, au sommet, un petit pouff de grèbe avec aigrette. — Modèle de M. Dondel (2, rue Tronchet).

5. Capote de feutre havane, genre *Marie-Stuart*. — Un bandeau de velours loutre plissé entoure le dessous de la passe. Une draperie de velours semblable tourne autour de la calotte; elle est fixée à droite et à gauche par des épingles à tête dorée. Des ailes de plumes vertes, tilleul et caroubier, s'échappent de la draperie; une plume très-frisée, de ton loutre, orne le côté de la capote. Brides de satin loutre nouées en flot sur le côté. — Modèle de M<sup>mes</sup> Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

6. Capote de faille noire. — La passe est doublée de satin gris perle tout coulé et faisant bordure; elle est renversée sur le côté et garnie d'un nœud de satin gris, coupé par une traverse de velours noir et une boucle d'acier. La traverse, passant sur le bord du chapeau, va couper un large nœud de satin et velours, posé sur le côté de la calotte, et redescend se perdre sous le bavolet. Une touffe de plumes noires s'en échappe et complète



2. CHEMISE DE NUIT.



3. CAMISOLE DE PERCALE.

misole. Même disposition au bas des manches; simple volant dans le haut. — Modèle de M<sup>me</sup> Day-Fallette.

4. Coiffure d'Opéra. — Petits cheveux ondulés sur le front; les côtés relevés et ondulés au petit fer rond. Attacher les cheveux derrière, en former trois branches, puis les passer en bandelettes sur les frisures du devant de

l'ornementation du chapeau. Brides de velours doublées de satin gris. — Modèle de M<sup>mes</sup> Brunhes et Hunt.

Les deux chapeaux que nous venons de décrire sont, par excellence, des modèles de demi-saison.





ECHOS DE PARIS

aux approches du Ma  
Le Paris mondain s'est  
voir un peu de sa résen  
son amie. On a d  
N. Faid, puis à l'É  
contesse de Jamé a do  
let brillante soirée, ains  
barons de Cambourg.  
que le duc de la baron  
la lui a les foyers les p  
plus et les plus spirit  
Paris.

La splendeur des ha  
présence est été tant  
détails qu'il n'y a guè  
remet. Il faut noter, cep  
la vénération d'une m  
grière ont l'effet est d  
honneur.

Le duc et les cours d  
roye ont peu à l'occasion  
mer de Pie IX a laiss  
célèbres royales le salo  
ou, réservé ordinairement



S. Coeur de reu  
sés à la main, les diamants  
leur beauté.

Le concert s'est termin  
avec beaucoup dans la  
dient amies et qui offre



## ÉCHOS DE PARTOUT

Aux approches du Mardi-Gras, le Paris mondain s'est décidé à sortir un peu de sa réserve et de son atonie. On a dansé chez M. Fould, puis à l'Élysée; la comtesse de Janzé a donné une fort brillante soirée, ainsi que la baronne de Cambourg. On sait que le salon de la baronne est à la fois un des foyers les plus élégants et les plus spirituels de Paris.

Les splendeurs des bals de la Présidence ont été tant de fois décrites qu'il n'y a guère à y revenir. Il faut noter, cependant, la construction d'une nouvelle galerie dont l'effet est des plus heureux.

Le deuil que les cours de l'Europe ont pris à l'occasion de la mort de Pie IX a laissé vide d'altesses royales le salon d'argent, réservé ordinairement aux



4. COIFFURE D'OPÉRA.

princes de maisons souveraines.

La soirée donnée par M<sup>me</sup> la baronne de Hirsch, dans son charmant hôtel de la rue de l'Élysée, a été la première aussi brillante et aussi nombreuse qui ait eu lieu cet hiver. Le faubourg Saint-Germain, le monde diplomatique et la haute finance se retrouvaient enfin, presque aux derniers jours de ce carnaval si morne et si terne, et l'on se serrait la main avec empressement, comme au retour d'un long voyage.

La vaste galerie qui s'ouvre par trois arcades sur un jardin d'hiver délicieux et qu'entourent d'autres salons était remplie d'élégantes personnes, parmi lesquelles on apercevait les femmes les plus jolies et le plus à la mode de la société parisienne.

Les robes à longues trains, chargées d'ornements, de brode-



5. CAPOTE DE FEUTRE HAVANE.

ries à la main, les diamants et les perles à profusion, rehaussaient leur beauté.

Le concert s'est terminé à minuit, mais on est resté ensuite assez longtemps dans la salle du buffet, où les conversations étaient animées et qui offrait un charmant coup d'œil.

Le lendemain, il y avait bal chez M<sup>me</sup> Martell, pour la seconde fois. On y remarquait un essaim de jolies jeunes filles, qui ont donné de l'animation et de la gaieté à ce bal; parmi les plus jolies, on pouvait citer M<sup>me</sup> Martell.

~~~~~ A Nice, le carnaval a été le plus riant du monde, et chaque jour a été marqué par quelque fête.

M<sup>me</sup> la vicomtesse Vigier, autrefois Sophie Cruvelli, a chanté les quatre derniers actes de *Faust* avec les artistes du Théâtre-Italien, au profit des pauvres. On juge de l'attraction! Ce n'est pas une mince fortune que de pouvoir entendre maintenant celle qui fut la Séliska rêvée par Meyerbeer pour son *Africaine*.

Ensuite il y a eu grand va-glione au Théâtre-Italien, bal au cercle de la Méditerranée et au cercle Masséna.



6. CAPOTE DE FAILLE NOIRE.

La société russe, sous l'influence des symptômes de paix en Orient, commence à affluer dans les parages méditerranéens. Son rendez-vous est, à Nice, le salon de M<sup>me</sup> Rimsky-Korsakow, qui reçoit tous les lundis.

L. S.



PLANCHE G. N° 832. — DESCRIPTION, PAGE 110.



## TOILETTES DE DEMI-SAISON

Prix des patrons épinglés : 1<sup>re</sup> fig. 5 fr. ; — 2<sup>e</sup> fig., 4 francs.





1497°

*Bonnard*

*A. Leroy, imp. r. des Marais, 66.*

*Ad. Goubaud & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris.*

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, 3.

*Coiffures de M<sup>me</sup> Morison, r. d. Artois, 14 - Etoffes et Nouveautés des Grands Magasins*

*du Coin de Rue, r. Montoignou, 6 et 8 - Corsets de P. de Plument, rue Vivienne, 33.*

*Chaussures pour Dames de la M<sup>me</sup> Poivret & C<sup>ie</sup> rue Montoignou, 61.*

Entered at Stationer's Hall.







PLANCHE G. N° 876. — DESCRIPTION, PAGE 110.



TOILETTE DE PROMENADE (DEVANT ET DOS)

Prix du patron épinglé : 8 francs



## LES AMOURS D'UN NOTAIRE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Notre entrée dans la vaste salle de l'hôtel fit quelque sensation ; nous arrivions en retard. Je me sentais très-intimidé. M<sup>lle</sup> Loulou m'avait gravement pris le bras. Un garçon nous conduisit aux deux places qui nous étaient réservées.

M<sup>lle</sup> Loulou fit tout de suite honneur au diner ainsi que moi ; n'ayant pas déjeuné, nous mourions de faim.

Au second service, quand sa faim fut calmée, M<sup>lle</sup> Loulou perdit un peu de la majesté qu'elle s'était d'abord imposée. Elle s'amusa à me taquiner, prenant parfois dans mon assiette les morceaux qui lui plaisaient le mieux, au moment où j'allais les prendre moi-même. Au dernier service, elle dit au garçon de ne nous donner qu'une assiette. « C'est assez, dit-elle, et ce sera plus amusant. » Le garçon obéit en souriant, et le diner s'acheva ainsi. Mais il était temps qu'il finit ; M<sup>lle</sup> Loulou, à la fin, était devenue d'une gaieté folle. Quand vint le dessert :

« Pensons à Cocotte, » me dit-elle.

Et elle mit des biscuits, des amandes et des mendiants dans toutes mes poches :

« C'est une économie, disait-elle ; Cocotte ne me coûte jamais rien. »

Je remarquai avec plaisir que la jolie figure de M<sup>lle</sup> Loulou avait beaucoup de succès.

« Elle est délicieuse, disait mon voisin de droite ; mais quelle drôle de petite personne !

— Ce doit être une créole, » répondit le voisin de mon voisin. M<sup>lle</sup> Loulou ne parlait qu'anglais au garçon, pour le dérouter. Elle affectait volontiers des airs de miss avec les inférieurs.

« Maintenant, me dit M<sup>lle</sup> Loulou, nous irons voir le pont du Rhin, et puis nous visiterons la cathédrale. »

Nous voilà partis bras dessus, bras dessous. Sur le pont, M<sup>lle</sup> Loulou me donne une bonne tape sur l'épaule et se met à courir. « Attrape-moi », me dit-elle.

Je n'aurais eu garde ; c'était une gazelle. Elle s'arrêta, me fit la nique de son petit doigt, feignit de m'attendre, et, quand je fus tout près d'elle, repartit. Arrivé au bout du pont, j'étais tout essoufflé.

M<sup>lle</sup> Loulou tira vivement son mouchoir de sa poche et m'essuya le front.

« Si vous couriez plus souvent, vous ne vous échaufferiez pas si vite, me dit-elle, et vous seriez moins gros, monsieur mon frère ! »

Il s'agissait de revenir sur nos pas ; mais, à mon grand étonnement, le pont était coupé en deux ; un long train de bois flottant le traversait.

« Eh bien, alors, me dit M<sup>lle</sup> Loulou, nous allons nous rendre dans le jardin de l'hôtel du Prince-Charles, qui est là en face, où il y a beaucoup de monde et où on fait de la musique, et nous prendrons quelque chose de bien bon, du maitrank ; cela vous rafraichira, et cela me fera du bien aussi. »

Une heure se passa fort gaiement.

« La musique est nécessaire, me disait M<sup>lle</sup> Loulou ; je l'adore ; on ne peut rien faire sans musique, et surtout pas danser. »

Le maitrank était aussi fort de notre goût.

« C'est très-bon, disait M<sup>lle</sup> Loulou en le prenant par petites gorgées, et cela ne fait pas de mal ; cela n'est pas fort comme du vin, et cela sent bon. C'est bien ennuyeux qu'on ne puisse en boire qu'au mois de mai. »

Quand son verre fut vide :

« Dépêchons-nous, me dit-elle, il faut voir la cathédrale avant que le jour tombe. »

Tout le long du chemin ce ne fut qu'une alternative de rires et de taquineries. Arrivés devant la cathédrale :

« C'est très-beau, dit-elle, par dehors ; mais dedans, c'est plus beau encore, quoique ce ne soit pas fini. C'est très-long à faire, les cathédrales. »

## IX

Une fois dans le lieu saint, M<sup>lle</sup> Loulou prit une mine recueillie dont je ne l'aurais pas crue capable. Elle me donna de l'eau bénite, se mit à genoux sur le pavé et pria avec une singulière ferveur. Cette grande église me reportait à l'église de ma petite ville où j'avais prié si souvent à côté de ma mère. Je m'appuyai sur un pilier, et je restai tout entier dans mes souvenirs.

J'en fus tiré par la main de M<sup>lle</sup> Loulou. « Tu as envie de pleurer ; retiens-toi, les hommes doivent avoir du courage. » Et elle ajouta : « Sais-tu pour qui j'ai prié ? C'est pour ta maman. »

Dieu me le pardonnera, mais je pris la chère enfant dans mes bras et je l'embrassai devant lui.

« Je crois, me dit-elle, que nous sommes très-bons tous les deux, et que nous aurions pu être frère et sœur pour tout à fait. »

Quand nous sortîmes de l'église, M<sup>lle</sup> Loulou me dit :

« Raconte-moi encore ta maman. »

Et quand elle m'eut écouté :

« Je ne sais pas bien pourquoi je n'ai pas eu de maman, me dit-elle, ni de papa. Il paraît que j'ai été orpheline tout de suite, c'est M<sup>me</sup> la directrice qui m'a élevée ; ce n'est pas une mauvaise femme, mais cela ne doit pas être la même chose. J'ai une tante à Dresde, qui envoie quelquefois de petits cadeaux à madame pour moi ; mais elle n'est pas aussi amusante que ton oncle. Tout ce que tu me dis de ton oncle m'amuse beaucoup. »

Nous nous promenâmes longtemps dans les rues. M<sup>lle</sup> Loulou me raconta son éducation et ses débuts : elle avait eu beaucoup de mal ; une fois, elle s'était cassé la jambe parce qu'un truc avait manqué sous elle ; une autre fois on l'avait sifflée ; évidemment le sifflet lui était resté sur le cœur plus que la jambe cassée.

« C'était une cabale d'une grande danseuse jalouse, » me dit-elle.

M<sup>lle</sup> Loulou s'arrêtait à toutes les boutiques. Elle s'acheta de l'eau de Cologne chez le vrai Farina et m'en donna un flacon.

« Il faut que nous sentions bon pendant la route, me dit-elle, et puis après, s'il nous en reste, quand nous ouvrirons nos bouteilles, cela nous rappellera que nous avons été ensemble à Cologne. Il ne faudra jamais l'oublier. Je suis très-contante, me disait-elle, d'avoir laissé tomber Cocotte ; sans cela, nous ne nous serions peut-être pas parlé, car en voyage je suis très-fière, et je ne dis jamais rien à personne ; et comme cela n'a pas fait de mal à Cocotte, cela nous a toujours valu notre amitié. Quand vous écrirez à votre maman, il faudra lui demander la permission d'être mon frère. Je vous enverrai ma photographie, celle où j'ai mon costume de sylphide, un rôle où j'ai eu beaucoup de succès. Vous l'enverrez à madame votre maman pour qu'elle voie comment je suis et si cela lui plaît que je sois votre sœur. Vous lui direz aussi que je l'aime bien, et, à votre oncle, que tout ce que vous me dites de lui me fait rire ; il est vraiment très-drôle. »

La nuit était venue. Nous devons nous lever à quatre heures du matin.

« Il faut se coucher de bonne heure, dit-elle, vous êtes un trop bon dormeur, vous, et si nous nous mettions dans nos lits trop tard, vous ne vous réveilleriez pas facilement. Je prévenirai le portier pour qu'il vous réveille. Nous allons souper, mais très-peu, car nous avons beaucoup diné. D'abord, moi, je ne voudrais que des confitures, si vous les aimez aussi. Pour ne pas dépenser beaucoup d'argent, nous entrerons chez le confiseur pour y prendre un pot de gelée de groseille, et après chez un boulanger pour y acheter deux petits pains, et, au lieu de souper en bas, ce qui nous



qu'une alternative de  
thédrale ;  
elors; mais dans l'été  
as fini. C'est tout  
oulou prit une mine  
e. Elle me donna le  
et prin avec une implor  
rtait à l'église de ma p  
a mère. Je ne rappor  
mes souvenirs.  
Loulou. « Tu m'as  
ent avoir du compo  
? C'est pour ta man  
e pris la chère table  
ous sommes très-bien  
frère et sœur pour  
e, M<sup>lle</sup> Loulou me di  
n. »  
je n'ai pas eu de  
j'ai été voyeline  
rée; ce n'est pas  
e la même chose. J'  
de petits cadeaux à  
amusante que ton m  
me beaucoup. »  
temps dans les rue  
débuts : elle avait  
et la jambe parce qu'  
is on l'avait siffle; ou  
plus que la jambe  
ande danseuse jadis,  
les bottiques. Elle  
rina et m'en donna  
in pendant la route  
quand nous couron  
se nous avons été  
lier. Je suis très-sens  
Cocotte; sans cela, me  
en voyage je me bi  
et comme cela n'a pu  
rs valait notre amiti  
ndra lui demander à  
rrai ma photographie  
rôle où j'ai eu beau  
re manan pour qu'il  
ait que je suis tout  
et, à votre école, qu  
re; il est vraiment  
levions nous leve à  
ne heure, si-elle, me  
as nous mettons dans  
pas facilement, le  
e. Nous allons souper  
d. D'abord, moi, je  
et aussi. Pour ne pas  
chez le confiseur pour  
après chez un boulang  
lieu de souper en bas,



L N 162



collerai trop cher,  
un mouchoir blanc  
sur une dinette ou  
Et de rire.

Entrés à l'hôtel a  
avait été dit.

La supette fut tres  
l'air admirablement  
par toutes tranches  
bon pain, c'était  
de la bouche pour  
de avait réussi.

J'ai une de mes c  
elle je fais cela quel  
les fois, elle m'a tant  
que vous ne feriez pas

Après, ce fut le tou  
qui avait mangé beau  
être pendant toute la

soin. M<sup>lle</sup> Loulou  
laissé seule trop lon

gus, on la remit da  
Il n'était échappé

lui Poulf. Ce nom lui  
sent, ce ne fut plus q

le ne levai pour a  
es yeux se fermaient.

« Écoute, mon Poul  
notre prière ensemble.

M<sup>lle</sup> Loulou se mit à  
dire, commença sa  
quand ce fut fini, je di

« C'est très-bien,  
vous fit un bon Dieu?

— Ne l'avez-vous pa  
d'vous distrait quand  
fit, restet quand on

hété.

— Mademoiselle Lou  
le bon Dieu, moi, je n

pie en allemand, je n  
Loulou était restée

en étourderie, elle tr  
tomba à la renverse e  
par rire tout à son a

« Ah! le pauvre Pou  
Elle rit si haut, qu

rire : « Pauvre Cocot  
nouveaux rires.

le fus obligé de pré  
leur.

quand elle fut sur p  
« Veux-tu voir comm

la musique, et puis de  
— l'aise tout de m

— Non, non ! »  
Elle avait changé d

« Maintenant, je ve  
bien rangé; je suis u

désordre d'abord; il  
voir, pour que vous n'

moment de partir. »  
Elle prit un flambes

tre à sa façon, toucha  
« Écoutez, me dit-

vous attendrez un peu.



coûterait trop cher, nous souperons dans ma chambre. Je mettrai un mouchoir blanc sur le guéridon, et ce sera très-amusant. Ce sera une dinette ou une sôupette. »

Et de rire.

Rentrés à l'hôtel avec nos provisions, tout s'arrangea comme il avait été dit.

La sôupette fut très-gaie. M<sup>lle</sup> Loulou, en sa qualité d'Allemande, faisait admirablement les tartines; elle me les coupait ensuite par menues tranches et me les faisait manger. Quelquefois, au lieu de pain, c'était son petit doigt qu'elle me fourrait vivement dans la bouche pour m'attraper, et c'étaient des joies folles quand elle avait réussi.

« J'ai une de mes camarades, me dit-elle, M<sup>lle</sup> Rose, avec laquelle je fais cela quelquefois, mais elle n'est pas si bonne joueuse. Une fois, elle m'a tant mordue que cela a presque saigné. Je vois que vous ne feriez pas cela. »

Après, ce fut le tour du souper de M<sup>lle</sup> Cocotte. Mais M<sup>lle</sup> Cocotte, qui avait mangé beaucoup des biscuits et des amandes de notre dîner pendant toute la journée, n'était plus en appétit; elle avait sommeil. M<sup>lle</sup> Loulou prétendit qu'elle boudait parce qu'on l'avait laissée seule trop longtemps. Puisque décidément elle était grognon, on la remit dans sa cage.

Il m'était échappé de dire à M<sup>lle</sup> Loulou que mon oncle m'appelaient Pouff. Ce nom lui plut naturellement, et, à partir de ce moment, ce ne fut plus que Pouff par-ci et Pouff par-là.

Je me levai pour aller dans ma chambre, dès que je vis que ses yeux se fermaient.

« Ecoute, mon Pouff, me dit-elle, si tu veux, nous allons faire notre prière ensemble; c'est moi qui dirai la prière tout haut. »

M<sup>lle</sup> Loulou se mit à genoux au pied de son lit, et, de sa voix claire, commença sa prière habituelle. Je la laissai faire, et, quand ce fut fini, je dis : *Amen*. Mais alors :

« C'est très-bien, ajoutai-je; cependant, qu'est-ce que nous avons dit au bon Dieu ? »

— Ne l'avez-vous pas entendu ? me dit-elle; ce n'est pas bien d'être distrait quand on prie. Il faut toujours penser à ce qu'on fait, surtout quand on parle au bon Dieu; je ne suis pas contente.

— Mademoiselle Loulou, lui répondis-je, je ne suis pas comme le bon Dieu, moi, je ne sais pas toutes les langues, et quand on prie en allemand, je ne sais pas ce qu'il y a dans les prières. »

Loulou était restée à genoux jusque-là. A cette révélation de son étourderie, elle fut prise d'un si grand accès d'hilarité qu'elle tomba à la renverse et resta couchée tout de son long sur le tapis pour rire tout à son aise.

« Ah ! le pauvre Pouff, » dit-elle.

Elle rit si haut, que M<sup>lle</sup> Cocotte, réveillée en sursaut, se mit à crier : « Pauvre Cocotte ! pauvre Cocotte ! »

Nouveaux rires.

Je fus obligé de prendre M<sup>lle</sup> Loulou dans mes bras pour la relever.

Quand elle fut sur pieds :

« Veux-tu voir comme je danse ? dit-elle; mais, non, il faut de la musique, et puis des costumes; tu me verras à Dresde. »

— Danse tout de même, lui dis-je.

— Non, non ! »

Elle avait changé d'idée.

« Maintenant, je veux aller voir dans votre chambre si tout est bien rangé; je suis une très-bonne ménagère; je n'aime pas le désordre d'abord; il faut que votre malle soit presque faite ce soir, pour que vous n'ayez plus qu'à la fermer demain matin au moment de partir. »

Elle prit un flambeau, passa son inspection, remit un peu d'ordre à sa façon, toucha à tout, et, en me quittant :

« Ecoutez, me dit-elle, je vais me coucher bien vite; vous, vous attendrez un peu, et vous viendrez m'embrasser et me border

dans cinq minutes; comme cela, je croirai que j'ai un papa. Je laisserai ma porte tout contre. Voulez-vous ? »

J'attendis cinq minutes, après quoi j'entrai dans la chambre de ma voisine. Sa tête mignonne reposait sur son oreiller; sa main, rapprochée de son menton, tenait un bouquet de violettes d'un sou que je lui avais acheté dans la journée; elle dormait déjà.

Je refermai doucement la porte et j'allai me coucher.

## X

A cinq heures du matin, le garçon vint nous réveiller; il paraît que Loulou était déjà sur pied.

« Vite, vite, me criait-elle en frappant de ses poings contre la porte de communication; n'oubliez rien, et fermez bien votre malle: il ne faut rien perdre. Et faites bien votre toilette; l'eau fraîche vous réveillera. Bonjour, mon frère Pouff, as-tu bien dormi ? »

Cinq minutes après, elle entra comme un ouragan et tout ébouriffée dans ma chambre.

« Je me suis trop pressée, dit-elle, j'ai fermé trop vite mon sac de nuit, et la clef qui l'ouvre était restée dedans. C'est très-maladroit ce que j'ai fait là. Prêtez-moi votre peigne, monsieur Pouff, et aussi votre savon. »

Je lui donnai tout cela, elle me le rapporta presque tout de suite, en me tendant ses joues.

« C'est pour remplacer celui d'hier soir, lui dis-je.

— Celui d'hier ? » reprit-elle.

Et le souvenir lui revenant :

« O le vilain frère, qui n'est pas venu embrasser sa sœur ! »

Je lui racontai que je l'avais trouvée endormie.

« Si cela m'était arrivé de te trouver si vite endormi, je t'aurais joliment réveillé, me dit-elle, et avec une bonne tape encore. Tu es meilleur que moi, par exemple ! »

Le garçon m'apporta la note.

M<sup>lle</sup> Loulou me l'arracha des mains.

« Il fallait en faire deux, dit-elle au garçon, en lui donnant un billet de cinq thalers. Nous avons chacun notre bourse, mon frère et moi. Pour cette fois, nous compterons en route, » ajouta-t-elle gravement.

Puis s'adressant à moi, après que le garçon fut parti :

« Votre oncle ne vous a pas donné tout son argent, je suppose, pour payer leurs dépenses d'hôtel à des jeunes demoiselles qui font semblant d'être votre sœur. »

Et prenant son plus grand air, me faisant des bras et des révérences :

« Oh ! si monsieur était mon mari ! Si j'étais M<sup>me</sup> Pouff, ou s'il était seulement M. Loulou !... Mais je ne me marierai jamais, ajouta-t-elle en fondant en larmes. Les artistes ne doivent pas se marier; madame me l'a dit. »

Ah ! la bizarre enfant ! et qu'elle était gentille ! Un homme de six pieds l'aurait adorée.

« L'omnibus attend, » dit le garçon en rapportant la monnaie.

La présence du garçon n'avait fait que retarder mon élan; dès qu'il eut disparu, je me jetai aux pieds de la chère petite :

« Ecoute, Loulou, lui dis-je : si tu veux, quand je serai grand tout à fait, je t'épouserai. Je ne veux pas que tu aies du chagrin faute d'un mari. »

— Oh ! le bon Pouff, me dit Loulou en riant au milieu de ses larmes, comme il ne sait guère ce qu'il dit et ce qu'il pourra jamais faire ! Mais c'est égal, va, mon Pouff, tu es un très-bon frère de vouloir épouser ta sœur pour l'empêcher de pleurer. Rappelle-toi ce que je te dis : je n'oublierai jamais que toi, qui ne m'as jamais vue même danser, tu m'as dit cette bonne chose-là. Tu as un très-bon cœur certainement, mon cher petit gros Pouff, et tu ferais un très-bon mari; mais moi, je ne ferais pas une bonne femme du tout. Vois-tu, je ne pense, au fond, qu'à



danser mieux qu'aucune n'a jamais dansé. Je veux être plus que Taglioni, et je ne me marierai jamais, afin de pouvoir le devenir sans que personne puisse m'en empêcher. »

Nous nous attardions beaucoup, le maître de l'hôtel prit la peine de monter lui-même :

« Mes enfants, nous dit-il, vous allez manquer le train. L'omnibus est déjà parti, mais j'ai fait chercher une voiture et je vais vous conduire au chemin de fer. J'ai besoin d'y aller. »

Ce maître d'hôtel était un très-brave homme; il avait vu mon nom sur son livre des voyageurs, et ce nom lui rappelant tout à coup celui de mon oncle, qu'il avait beaucoup connu, paraît-il, à une époque où mon oncle avait habité l'Allemagne, il avait voulu s'assurer si j'étais de sa famille. M<sup>lle</sup> Loulou n'était pas cachotière; je n'ai jamais eu le défaut d'être très-renfermé. Quand nous fûmes arrivés au chemin de fer, il se trouvait à peu près au courant de nos petites affaires.

Nous étions pris de si court par le temps, que ce fut à grand-peine que je parvins, en me précipitant sur le guichet qui allait se fermer, à obtenir nos deux billets pour Leipzig, pendant que M<sup>lle</sup> Loulou était occupée avec le maître d'hôtel, qui fut pour elle d'une complaisance extrême, à obtenir qu'on ne mit pas M<sup>lle</sup> Cotte aux bagages.

## XI

Quand nous fûmes installés tous les trois, M<sup>lle</sup> Loulou, M<sup>lle</sup> Cotte et moi dans notre wagon et que le train se fut mis en marche :

« Mais, me dit M<sup>lle</sup> Loulou, comme frappée par une réflexion soudaine, nous sommes trop bien ici, c'est du velours sur ces banquettes-là. Nous ne sommes pas en secondes, nous ne sommes pas où je voulais aller. En Allemagne, c'est les secondes qu'il faut prendre; les premières sont beaucoup trop chères : c'est pour les princes et pour les gens tout à fait riches. Monsieur Pouff, vous avez eu tort de ne pas me laisser prendre les billets moi-même, en secondes on est aussi bien en Allemagne. Ce n'est qu'en France qu'on est mal, dès qu'on n'est pas dans les premières. »

— Bah! dis-je, qu'est-ce que cela fait?

— Cela fait beaucoup, dit M<sup>lle</sup> Loulou qui subitement devint toute rouge; cela fait que j'avais dans ma bourse de quoi faire ma route dans les secondes, et qu'en payant les premières je n'aurais plus de quoi aller jusqu'à Berlin. Je suis très-mécontente. »

J'essayai d'apaiser Loulou en lui disant que j'avais beaucoup d'argent.

Loulou me répondit assez sèchement que l'argent que j'avais ne la regardait pas, qu'elle ne dépensait que son argent à elle, l'argent de ses appointements, l'argent qu'elle avait gagné; elle ajouta qu'elle ne faisait jamais de dettes, que M<sup>lle</sup> la directrice n'entendait pas que ses artistes en fissent, et que je venais de lui faire commettre une faute dont elle n'était pas satisfaite du tout. Les négociations s'entamèrent et prirent tout à coup un caractère qui m'étonna. L'œil noir de M<sup>lle</sup> Loulou s'était comme durci. J'ai trouvé plus tard de ces duretés subites chez les êtres qui, élevés dans les privations, savent seuls ce que les questions d'argent peuvent contenir de misères.

Il me paraissait si simple à moi de venir en aide à M<sup>lle</sup> Loulou, pour réparer une erreur dont j'étais seul coupable, qu'au lieu de lui savoir gré de sa résistance et de sa colère même, j'en étais à la fois peiné et blessé.

« Il ne s'agit pas, lui dis-je, mademoiselle, de vous donner la petite somme qui va vous manquer; je vous la prêterai, et vous me la renverrez quand vous pourrez. »

— Et madame le saura, monsieur, me répondit M<sup>lle</sup> Loulou, et moi d'ailleurs est-ce que je l'ignorerai? »

La crainte qu'inspirait madame à Loulou me donna à penser

que la pauvre Loulou avait dû être élevée bien durement, et mon humeur disparut aussitôt devant cette pensée pour faire place à la pitié.

Je demandai pardon à M<sup>lle</sup> Loulou de la peine que je lui causais. Je lui dis que je me repentai beaucoup, et qu'elle me faisait un grand chagrin en ne me permettant pas de lui prêter les vingt-deux francs soixante-dix centimes qui allaient lui manquer; que ce n'était certainement pas agir en bonne sœur, et qu'après ce qu'elle m'avait dit il y avait deux heures à peine, je ne devais certainement pas m'attendre à cela. J'ajoutai que si j'avais été mis par elle dans l'embarras où elle était, je ne serais certainement pas si fier vis-à-vis d'elle.

Mais la glace, loin de fondre, s'épaississait; le petit visage de M<sup>lle</sup> Loulou restait d'une rigidité surprenante.

« Ne me parlez plus, laissez-moi penser, » me dit-elle; et elle se mit dans un coin, le visage caché dans ses mains crispées.

Elle était dans cette attitude, comme une petite statue de la Fierté blessée; rien ne remuait dans sa petite personne, c'était du bronze encore plus que du marbre.

M<sup>lle</sup> Loulou, sous ce nouvel aspect, m'apparaissait comme une de ces sauvages dont j'avais lu la description dans les livres de voyages de mon oncle, que la douleur rend muets à la façon des animaux, et qui attendent dans une immobilité implacable que le destin ait épuisé ses coups.

Les proportions que prenait par ce silence indéfiniment prolongé un incident si futile en lui-même dépassaient tout ce que ma nature pouvait imaginer. J'étais à la fois stupéfait et consterné.

Je sentais toutefois que rien de ce que je tenterais ne mettrait fin à cette situation, et que, ne la comprenant pas, je serais impuissant à la faire cesser.

La lutte se livrait derrière les deux petites mains qui me dérobaient ce qui se passait dans cette étrange petite tête. J'attendis, dans un serrement de cœur inexprimable, qu'elle prit fin.

Je commençais à désespérer tout à fait, quand il me sembla remarquer que les mains de M<sup>lle</sup> Loulou étaient comme mouillées; bien sûr la pauvre Loulou pleurait; c'étaient des larmes que ses mains cachaient et qui passaient malgré elle entre ses doigts.

Je ne me trompais pas : une des mains de M<sup>lle</sup> Loulou fut bientôt obligée de se détacher de son visage pour aller chercher dans sa poche le mouchoir qui était devenu nécessaire.

« Ah! ma pauvre Loulou, lui dis-je, tu pleures, et c'est moi qui te fais pleurer, moi qui te voudrais si heureuse pour toujours! »

M<sup>lle</sup> Loulou tint un instant son mouchoir sur ses yeux pour effacer la trace de ses larmes; après quoi, me regardant sans embarras, comme si j'eusse dû trouver tout simple ce qui venait de se passer :

« Je vais vous dire, me dit-elle, pourquoi j'ai été en colère et pourquoi j'ai pleuré. Parmi les pensionnaires de notre compagnie, il en était une, la plus belle, la plus grande et de beaucoup la plus habile de nous toutes, qui m'avait prise en amitié; c'est elle, plus que madame, qui m'a fait faire tous mes progrès. C'était pour moi comme une sœur aînée ou une petite maman. Elle avait à la fin trop grandi pour rester parmi nous; le théâtre de Berlin lui avait d'ailleurs offert un engagement superbe. Elle y débuta avec un si grand succès, que tous les journaux dirent qu'on n'avait jamais rien vu de pareil et qu'elle ferait oublier les plus célèbres danseuses. Un jour, il y a un an, on nous apprit qu'elle était bien malade; elle envoya quelqu'un dire à madame qu'elle voudrait bien voir sa Loulou avant de mourir. On me conduisit chez elle. Elle était dans son lit, blanche comme un linge; elle me fit approcher, m'embrassa en pleurant, et puis, me regardant avec ses beaux yeux bleus que j'aimais tant, et mettant ses regards tout droit sur les miens, elle me dit : « Loulou, je veux que tu me promettes quelque chose, je veux que tu me »



» fasse un serment. Tu es trop petite pour que je puisse t'expliquer pourquoi je te le demande; mais plus tard, quand tu seras une femme, tu comprendras ma raison, et si tu tiens la parole que tu m'auras donnée, tu me béniras, et tu diras : « En me demandant ce serment avant de mourir, Frida m'a fait beaucoup de bien; elle m'aimait comme si j'avais été son enfant, et elle sentait que j'étais de force à être une honnête petite femme toute ma vie. — Voyons, Loulou, veux-tu me faire ce serment? C'est pour ton bien, c'est pour ton salut en ce monde et dans l'autre que je te le demande.

— Je veux bien te faire ce serment, dis-je à Frida.

— Jure-moi donc, me dit Frida, que, quoi qu'il arrive, dans aucune circonstance de ta vie, de quelque main que cela te soit offert, fût-ce d'une femme, mais surtout fût-ce d'un homme, tu ne recevras, soit à titre de service, soit à tout autre titre, de l'argent que tu n'auras pas gagné en faisant ton métier d'artiste, en dansant. Jure-moi cela, Loulou.

— Je te le jure, Frida, lui dis-je.

— C'est bien, me dit-elle, et m'ayant embrassée encore : « N'oublie pas! demain ni plus tard, je ne serai là pour te rappeler ta promesse, si tu étais sur le point d'y manquer. » Frida mourut le lendemain.

« Si j'accepte votre service, je vais faire le contraire de ce que j'ai promis à Frida. Je ne le ferai pas. »

Je vous prie de croire que j'étais dans un fier embarras, et celui de M<sup>lle</sup> Loulou n'était pas moindre.

« J'ai réfléchi, j'ai beaucoup pensé, me dit-elle; il faut que j'arrive à Berlin, je ne puis pas y arriver, comment faire? Car certainement je ne prendrai pas votre argent. »

J'eus alors une idée superbe, qui eût pu me prouver dès lors que j'étais né pour les affaires.

« Écoute, ma Loulou, lui dis-je, je crois que j'ai une idée pour nous tirer d'embarras. Tu as des choses avec toi, dans ta malle, dans ton sac de nuit ou même dans ta poche, des choses dont tu n'auras pas besoin tout de suite en arrivant. Fais semblant de me vendre une de ces choses. Je l'emporterai à Dresde; tu prendras en échange les vingt-deux francs soixante-dix centimes qui te manquent pour achever ta route, et quand tu seras arrivée à Berlin, tu me renverras l'argent, je te renverrai alors, moi, la chose que j'aurai emportée. De cette façon-là tu ne manqueras pas à ton serment, et tout sera certainement très-bien arrangé.

— Oh, le bon Pouff! s'écria M<sup>lle</sup> Loulou. Qui est-ce qui aurait cru qu'un si gros Pouff pouvait avoir de si bonnes petites idées? »

L'orage avait passé, la gaieté était revenue, Loulou était dans le ravissement.

« Oui, mais qu'est-ce que je vais te donner pour notre marché? »

— Je n'en sais rien.

— D'abord il faut que cela vaille ton argent, et même plus.

— Plus, non, dis-je à Loulou.

— Mais au moins autant, dit-elle; sans ça, mon serment ne serait pas bien tenu.

— Cherche bien, lui dis-je : as-tu quelque chose qui ne te serve à rien, ou même que tu n'aimes pas, ou encore qui t'embarrasse et dont tu ne sauras peut-être rien faire à Berlin, quoique cela puisse avoir le prix que tu veux? C'est dans ces choses-là qu'il faut chercher.

— Si ma malle était là au lieu d'être aux bagages, nous l'ouvriions et nous verrions; j'ai beaucoup de choses dans ma malle. Ou bien seulement si je n'avais pas été assez bête pour renfermer ma clef dans mon sac de nuit, nous regarderions dedans; j'ai beaucoup de choses dans mes poches, cherchons. »

Elle vida ses poches. Il y avait dans ses poches un petit miroir, petit étui avec une paire de ciseaux et un dé à coudre, des castagnettes, dont la vue m'intrigua beaucoup, et dont M<sup>lle</sup> Loulou se mit à jouer, à ma grande admiration, en dansant un peu avec ses bras plus qu'avec ses pieds dans le wagon, pour me montrer à

quoi cela servait, et puis un porte-monnaie avec son reste d'argent, du fil et des aiguilles.

Certainement M<sup>lle</sup> Loulou avait besoin de tout cela.

Il y avait dans l'autre poche son mouchoir, deux gros morceaux de sucre, plusieurs amandes et un biscuit tout en miettes dans un papier. J'essayai de persuader à M<sup>lle</sup> Loulou que le sucre faisait bien mon affaire, parce que je l'aimais beaucoup, et qu'une chose vaut le prix qu'y attache celui qui la désire; mais M<sup>lle</sup> Loulou me jeta un regard si sévère, que je tâchai de tourner mon insinuation en plaisanterie.

Le morceau de sucre la fit penser à M<sup>lle</sup> Cocotte qui avait été fort oubliée, quoiqu'elle eût ri et fait ses « ah! ah! » plus d'une fois pendant notre grande scène, avec l'à-propos qui distingue les êtres qui ne pensent jamais qu'à leur affaire.

Voilà qu'en regardant le morceau de sucre M<sup>lle</sup> Loulou devint tout à coup si rêveuse, que je vis bien que quelque chose d'extraordinaire se passait dans son cerveau.

« Parle donc, lui disais-je.

— Non, ce n'est pas encore assez arrangé dans ma tête; quand cela le sera, quand je verrai que c'est bien possible, je te le dirai.

« Ça ira très-bien, très-bien, dit-elle enfin, quoique cela doive d'abord me faire beaucoup de peine. Mais tu vas voir que, pour plusieurs raisons, c'est au contraire là ce qu'il faut faire.

« Écoutez-moi bien, M. Pouff.

« 1<sup>o</sup> Je suis inquiète pour quelque chose. On m'a donné M<sup>lle</sup> Cocotte à Bruxelles, et j'aime M<sup>lle</sup> Cocotte; je crois même que je ne pourrais pas vivre sans elle. Mais voilà que je me souviens que madame ne peut pas souffrir les perroquets; si elle me voit arriver avec Cocotte, sans être prévenue de rien du tout, elle est capable de ne pas vouloir d'elle, de lui faire du mal, ou de la donner à quelqu'un avec qui M<sup>lle</sup> Cocotte, qui n'aime que moi, aurait une vie très-malheureuse.

« Eh bien! voilà ce que nous allons faire. D'abord M<sup>lle</sup> Cocotte vaut beaucoup d'argent, et, comme cela, je serai tranquille pour ma dette. Mais ensuite si c'était M<sup>lle</sup> Cocotte que je serais censée vous vendre, vous l'emporteriez à Dresde; vous êtes très-bon et vous auriez soin d'elle, bien sûr. Arrivé à Dresde, vous iriez chez ma tante, avec une lettre que je vous écrirais pour elle à Leipsick. Dans cette lettre je dirai à ma tante de vous rendre les vingt-deux francs soixante-dix centimes que je vous dois, et je lui expliquerai que vous lui donnerez en échange M<sup>lle</sup> Cocotte, qu'elle me rapportera à Berlin quand elle viendra. Venant de ma tante, madame n'osera pas refuser Cocotte; Cocotte ne voyagera pas seule, et, d'un autre côté, puisque c'est de l'argent de ma tante qui payera les vingt-deux francs soixante-dix centimes, madame n'aura rien à me dire, et notre affaire sera, de cette façon, si bien arrangée qu'elle ne pourrait pas l'être mieux. Cela te va-t-il? »

— Cela me va très-bien, » lui dis-je.

P.-J. STHAL.

(La suite au prochain numéro.)

## COUTEAUX ET FOURCHETTES

Nous rions souvent des Chinois et des petits bâtons dont ils se servent pour saisir les mets qu'on leur offre; mais ils sont fort civilisés, si on les compare à nos ancêtres d'il y a environ trois cents ans. Alors les fourchettes étaient totalement inconnues; alors chacun possédait son couteau, et, saisissant avec la main la viande mise sur la table, coupait le morceau qui lui plaisait et passait le plat à son voisin.

Aujourd'hui encore, dans bien des parties de l'Espagne, les verres à boire, les couteaux et les fourchettes sont choses très-rares, et dans maintes auberges de France, on ne place pas de couteaux sur la table, car on sait que chacun a le sien dans sa



poche : une vieille coutume que les Français modernes semblent avoir empruntée aux Gaulois.

Jusqu'au règne de Henri VIII (1509-1547), aucun souverain d'Angleterre n'avait eu de fourchettes ; tous, petits et grands, se servaient de leurs doigts. Il y avait alors à la cour un officier nommé *Ewary*, chargé de fournir les bassins, l'eau et les serviettes dont on se servait après les repas. Nous savons que quand Jacques I<sup>er</sup> (1603-1625), peu de temps après son avènement au trône, invita à dîner l'ambassadeur d'Espagne, « Leurs Majestés se lavèrent les mains dans l'eau de la même aiguière, et que la serviette fut présentée au roi par le lord-trésorier, et à la reine par le lord grand amiral ». Le prince de Galles avait pour lui seul une aiguière dont l'ambassadeur d'Espagne se servit après lui.

La reine Elisabeth (1558-1603) est le premier personnage anglais qui ait eu des fourchettes.

L'usage des fourchettes ne se répandit en Angleterre que très-lentement, et au milieu du dix-septième siècle la haute société seule en faisait usage. Vers 1688, quelques nobles anglais seuls possédaient plus d'une douzaine de fourchettes en argent, et quelques-unes en fer et en acier. Quand l'usage s'en répandit, Sheffield se mit à fabriquer des fourchettes d'acier ; les premières n'avaient que deux branches ; plus tard elles en eurent trois.

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, il était si rare de trouver des fourchettes et des couteaux dans les auberges d'Ecosse (et même d'Angleterre) que les voyageurs emportaient avec eux dans une boîte une fourchette et un couteau.

L'introduction des fourchettes d'argent dans la Grande-Bretagne est assez récente, puisqu'elle ne remonte pas beaucoup au delà de 1814.

Nous ajouterons à ces détails quelques renseignements :

Les premiers ustensiles de table furent les couteaux et les cuillers. Fortunat nous apprend que sainte Radegonde, femme de Clotaire I<sup>er</sup>, donnait à manger aux pauvres malades avec une cuiller.

Quant aux fourchettes, il n'en est fait mention pour la première fois que dans un inventaire de l'argenterie de Charles V.

On employa d'abord des fourchettes de fer à deux ou trois branches, et plus tard des fourchettes d'argent à quatre pointes.

Ch. D.

La Société des fleuristes et Plumassiers de Paris se prépare à donner, dans les salons du Grand-Hôtel, le bal qu'elle organise chaque année au bénéfice de sa caisse de secours. C'est une œuvre trop digne d'intérêt pour que nous ne nous empressions pas de la recommander à nos lectrices.

Ce bal aura lieu le samedi 23 mars, avec accompagnement de souper et de rafraîchissements, aux accords d'un excellent orchestre dirigé par Olivier Métra.

On peut se procurer des billets chez les sympathiques organisateurs de cette fête : M. L. Marienval, président, 208, rue Saint-Denis ; Franck, 52, passage des Panoramas ; Chandelet, 6, rue Thévenot ; Martin, 69, faubourg Saint-Martin ; Millon, 60, boulevard de Sébastopol.

UN REMÈDE BON MARCHÉ. — Prendre deux capsules de goudron *Guyot* au moment de chaque repas, dans les cas de rhume, toux, bronchite, catarrhe, phthisie, et, en général, dans tous les cas d'affection des bronches et des poumons.

Chaque flacon du prix de 2 fr. 50 contient 60 capsules, ce qui remet le prix du traitement à dix ou quinze centimes par jour, et dispense d'employer pâtes, sirops, tisanes.

NOMBREUSES IMITATIONS. — Exiger sur l'étiquette la signature *Guyot* imprimée en trois couleurs. Ces capsules se trouvent dans la plupart des pharmacies.

## REVUE DES MAGASINS

Parmi les principaux attraits que présente la maison du *Coin de Rue* (rue Montesquieu, 6 et 8) depuis sa nouvelle organisation, nous devons signaler à nos lectrices les salons du costume et de la confection. On y trouve les plus gracieux modèles dans tous les genres, d'une coupe irréprochable et d'un caractère d'élégance qui ne le cède en rien à tout ce qu'on voit dans les établissements rivaux. Ils sont, en outre, établis dans les meilleures conditions de prix. Au surplus, nos lectrices en jugeront par elles-mêmes, d'après les notes que nous avons prises à leur intention.

Commençant par la confection, nous citerons d'abord le paletot *dema-saison* en drap carrelé de couleur mastic, avec col rabattu et parements en faille tourterelle, livré au prix étonnant de 15 fr. 50. Nul vêtement n'est plus commode pour costume du matin et promenade à la campagne. — La mantille *Geneviève*, d'allures plus aristocratiques, est d'une coupe toute nouvelle : c'est une sorte de « visite » perfectionnée en tissu de l'Inde (sans poil). Elle est garnie de bouclettes de satin et de dentelle noire, le tout disposé avec un goût parfait.

Si nous voulons aborder la confection riche, le *Coin de Rue* nous offre, entre autres modèles, un paletot de faille dont tout le haut est couvert de passementeries brodées de jais, le bas entouré de franges laminées et perlées. Large col marin garni de même, et coquillé de dentelle entremêlée de bouclettes de satin sur le devant du paletot. Passementerie et bouquet de dentelle au bas des manches.

Nous ne quitterons pas ce rayon sans dire un mot d'un vêtement de voyage, *Duster-Cont* très-confortable, mesurant 1<sup>m</sup>,15 derrière. Sa forme tient à la fois de l'ulster, du mac-farlane et de la visite. Il est en tissu de laine grise et garni de gros boutons Burgos.

Les salons du costume, au *Coin de Rue*, nous laissent un peu perplexe sur le choix des modèles que nous devons signaler ; nous voudrions les nommer tous ! Le plus avantageux, sans contredit, est le jupon de faille noire, garnie de bouillonné et de volants, d'une coupe parfaite et très-bien cousu, dont le prix est de 25 francs !

Un charmant costume de jeune fille mérite une mention particulière. Il est en fantaisie de laine grisaille. Le jupon, avec tunique drapée dessus, est entouré de plissés et d'une large ruche à la vieille, le tout garni de doubles dépassants bleu pâle et caroubier. Corsage monté à gros plis et pièce-cement derrière, les bords ornés de même. Trois revers au bas des manches et fichu Marie-Antoinette, avec garniture semblable.

Nous ne saurions trop engager nos lectrices à compléter elles-mêmes nos renseignements en allant visiter les magasins du *Coin de Rue* ou en demandant à cette maison de leur adresser son catalogue.

— En réponse à l'une de nos lectrices, nous dirons, d'une façon générale, qu'on peut très-bien envoyer une chaussure de femme par la poste. La maison *POIVRET ET C<sup>ie</sup>* préfère de beaucoup cette manière de lui adresser les mesures et elle ne se trompe jamais ensuite dans le choix qui lui reste à faire.

Nous ne saurions rien conseiller de meilleur, comme chaussure de mariée ou de jeune communiant, que le soulier de chevreau blanc avec talons Louis XV et nœuds de faille, genre Fénelon. La maison *Poivret et C<sup>ie</sup>* (61, rue Montorgueil) en possède les plus jolis modèles qu'on puisse désirer.

Ce qui distingue cette maison de la plupart de ses rivales, c'est que la chaussure de luxe y est aussi soignée, aussi élégante que dans les maisons réputées spéciales pour cet article. Toute femme soignée dans sa mise choisira sans hésiter, rien qu'en la voyant, la demi-botte de chevreau mat boutonnée, avec talon Louis XV ; elle sera chaussée solidement et son pied en paraîtra plus petit et plus cambré. Cette chaussure coûte 22 francs dans la maison *Poivret*.

Rappelons à nos lectrices que cette maison offre l'avantage unique de vendre les chaussures cousues au même prix que les chaussures clouées des autres maisons. Elle est à même aussi de chauffer tous les pieds, ayant une grande série de largeurs sur toutes les longueurs.

M. D'A.

**ROUVENAT (✶) et CH. LURDEL, JOAILLIERS.**  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

At GOUBAUD et FILS propriétaires-gérants.